

## Pierre Vinclair, chamane humaniste

### Le bon sauvage

On connaissait Pierre Vinclair mondain. La poésie, assurait-il dans *Prise de vers*, s'est rendue elle-même responsable de la désaffection de son public, lorsqu'elle a confondu l'illisible avec l'incommunicable, au lieu de prendre les insuffisances du langage pour fondement de chaleureux débats et dialogues poétiques. Dans *Sans adresse* (2019), il vantait un retour raisonné à la rime, « forme de politesse, comme de bien s'habiller quand on sort »<sup>1</sup>. Avec une cavalière civilité, il formait le vœu de « renverser la table sans casser les assiettes »<sup>2</sup>. Ouvrir un livre de Pierre Vinclair donnait la certitude d'être bien accueilli : « le lecteur est mon hôte », telle est la devise qu'il formulait en juin à *Diacritik*<sup>3</sup>. Est-ce donc le même Pierre Vinclair qui s'adonne à la célébration de *La Sauvagerie* ?

Oui : car « le sauvage n'est pas l'opposé du / civilisé » (dizain n° 189, v. 1-2). Sans aller jusqu'à dire, comme le fait Auxeméry, que « l'un est l'autre »<sup>4</sup>, le recueil de Vinclair tente une forte conciliation. La forme poétique méticuleuse et raffinée de l'ouvrage – le recueil de 499 dizains, sur le modèle des 449 dizains de la *Délie* de Maurice Scève – n'est donc pas trop pure pour « sauver le sauvage »<sup>5</sup>. Preuve que *La Sauvagerie* est pleine de civilités, on y lit plusieurs poèmes d'amis de l'auteur. Au total quarante-huit dizains sont signés par les complices habituels de Pierre Vinclair (Laurent Albarracin, Ivar Ch'Vavar, Auxeméry...) aussi bien que par certains des plus grands poètes français vivants (Jacques Roubaud, Christian Prigent, Jean-Pascal Dubost, Aurélie Foglia, Serge Pey...), conviés à cette formidable entreprise. Chaque dizain de main extérieure est accueilli par un dizain responsif de Vinclair, comme on pouvait s'y attendre chez un poète dont toute l'œuvre est construite sur le mode de la conversation. Lorsque les poèmes sont en anglais (ou en mandarin!), le recueil nous gratifie d'inventives traductions. Inclinant à ne pas brusquer sans raison le lecteur, Pierre Vinclair ne cherche pas ostensiblement l'innovation : « on peut être d'avant-garde par convention », remarque-t-il à *Diacritik*<sup>6</sup>. Seul signe extérieur d'avant-gardisme, le rejet découpe des mots, des syllabes ou des lettres, est toujours ciselé pour en tirer d'importants effets de sens : « ode / ur », « vie / rge », « climat / iseur »... Ces coupes, qui compliquent singulièrement le sens des poèmes tant en français qu'en anglais, sont parfois une acrobatie dont nous régale le poète : « fi bres té / nues comme les fi ls de la vie / rge [...] / wild wood was / not made for ma / n either was / poetry – or ? » (dizain n° 403, v. 2-10).

Comment s'est bâtie cette avenante et œcuménique architecture de « wild wood » ? On trouvera la réponse dans l'essai d'art poétique publié concomitamment par Vinclair, *Agir non agir*, qui fait écho à la mystérieuse devise du Lyonnais Maurice Scève (« Souffrir non souffrir ») et dont chacune des sept sections définit un aspect de l'écopoétique de Vinclair<sup>7</sup>. La première partie, précisément intitulée « Sauvage », en propose une première définition : « quelque chose est sauvage, quand son développement ne suit pas un plan tracé d'idées, quand il n'est pas orienté par une pensée cherchant des fins »<sup>8</sup>. Le sauvage rompt avec la finalité utilitaire. Il dit, poli mais ferme, comme Paul

<sup>1</sup>Pierre Vinclair, *Sans adresse*, Caen, Lurlure, 2019, p. 117.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 108.

<sup>3</sup>Christian Rosset, « “Une Internationale sauvage” : Pierre Vinclair (*La Sauvagerie/agir non agir*) », *Diacritik*, 4 juin 2020 [En ligne : <https://diacritik.com/2020/06/04/une-internationale-sauvage-pierre-vinclair-la-sauvagerie-agir-non-agir/>].

<sup>4</sup>Auxeméry, « À propos de *La Sauvagerie & agir non agir* de Pierre Vinclair (Corti, 2020) », *Poezibao*, 3 juin 2020 [En ligne : <https://poezibao.typepad.com/files/auxem%C3%A9ry-vinclair.pdf>].

<sup>5</sup>Vinclair forge l'expression dans un entretien à *Libération*, Guillaume Lecaplain, « Pierre Vinclair : “S'il fallait tenter un tour de magie, ne serait-ce pas de sauver le sauvage ?” », *Libération*, 5 juin 2020 [En ligne : [https://next.liberation.fr/livres/2020/06/05/s-il-fallait-tenter-un-tour-de-magie-ne-serait-ce-pas-de-sauver-le-sauvage\\_1790438](https://next.liberation.fr/livres/2020/06/05/s-il-fallait-tenter-un-tour-de-magie-ne-serait-ce-pas-de-sauver-le-sauvage_1790438)].

<sup>6</sup>Christian Rosset, art. cité.

<sup>7</sup>Pierre Vinclair, *Agir non agir. Éléments pour une poésie de la résistance écologique*, Paris, José Corti, 2020 [ANA]. L'écopoétique, en ce début d'année 2020, était également illustrée par l'essai de Jean-Claude Pinson, *Pastoral. De la poésie comme écologie*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2020.

<sup>8</sup>ANA, p. 20.

Watson interrompant le braconnage des baleines dans un dizain de *La Sauvagerie* : « comprends que je t'obstrue » (dizain n° 355, v. 10). La poésie sauvage demeurera, courtoisement, intransigeante.

Le poète sauvage est donc tout le contraire de l'artiste « fils de pute » (dizains n° 393 et 398!), « *mixing with fascists / or bureaucratically sucking for grants* » (dizain n° 242, v. 9-10 – on se reportera à la traduction sur la page opposée...). Celui-là, tel un Orphée plan-plan, endort Cerbère par ses vers lénifiants, quand il faudrait au contraire le réveiller (dizain n° 309) ! De même que Baudelaire moquait Gavarni, le « poète des chloroses » accompagné de « [s]on troupeau gazouillant de beautés d'hôpital », de même Vinclair conspue ceux qui « él[èvent] en batterie leur poétique » (traduction du dizain n° 257), au lieu de laisser filer l'animal.

Toutefois, la spontanéité sauvage n'est qu'un horizon vers lequel la poésie est « tendue »<sup>9</sup>. C'est une Arcadie : inéluctablement, le poète est « de sa propre sauvage / rie exilée », comme l'écrit le rieur dizain n° 2 (v. 6-7). Ainsi le poète sauvage renouvelle-t-il l'antique exil des épopées : « Après quelques échecs et sans armée / mais femme, enfants naïfs chansonniers et al / liés, je m'en allais par des chemins divers... », nous conte ce même dizain inaugural (v. 1-3). Le voyageur sauvage demeure « lié » à sa propre altérité (« et al »). L'exil violent et étrange de l'odyssée épique est donc le modèle de la quête du sauvage. Au milieu de son recueil, comme Dante, Vinclair descend aux Enfers à la rencontre des poètes passés, mais à sa manière : son chemin vers l'*Underworld* est « le bus de la ligne 110 vers Derry » (traduction du dizain n° 220), ce qui ne surprendra pas les lecteurs de *Sans adresse* (« La ligne trente-huit s'enfoncé dans le temps », disait déjà le sonnet 13 de ce recueil). Le tout se passe sur fond d'une guerre sans merci : celle des cols blancs contre les colverts (voir le dizain n° 169) !

### Apostropher la catastrophe

La terre sauvage promise semble s'éloigner à mesure qu'on s'en approche car, domestiquant le monde, nous – les êtres humains – n'avons pas su « protéger aussi ce qui nous fait peur et qui nous menace »<sup>10</sup>. Dès lors, la poésie de Vinclair poursuit, comme les fantômes colorés du jeu vidéo japonais, le « Pac-Man total » de l'extinction de masse (dizain n° 332, v. 4). Parviendra-t-elle à le rattraper, « avant le grand rien de l'Apocalypse ? » Ce vers achève le dizain n° 177 sur une interrogation régulièrement renouvelée, qui tient le lecteur en haleine. Que la lutte écologiste soit une cause désespérée, là n'est pas la question, mais plutôt : le combat est-il perdu d'avance, ou bien s'autorisera-t-on à y croire ?

La question traverse à la fois le recueil et l'essai. Que demeure-t-il encore de sauvage dans les fermes où sont cloîtrées des dizaines de milliers de vaches, bonnes « sœurs / aux mamelles rétractables » (dizain n° 8, v. 4-5) ? Sans doute guère plus que cette exclamation révélatrice : « vivre détruit, la vache ! » (dizain n° 4, v. 9). C'est la tâche accablante de Pierre Vinclair que de partir en quête de ces interjections indicielles que le sauvage continuera, ici ou là, de nous signifier, et des preuves que « l'indigène vivra dans l'indigné » (dizain n° 280, v. 10). C'est peu, mais c'est énorme. « *Art is nothing, maybe true, but nothing / is enough sometimes* », dit le dizain n° 244. Alexandre Prieux, traducteur des dizains n° 215 à 264, choisit de voir ces vers à moitié pleins – non pas *rien n'est suffisant*, mais : « rien quelquefois peut suffire ».

Ce sont les amitiés du poète qui donnent raison d'espérer : un commentaire du dizain n° 35 nous permettra de le montrer. Ce poème chante l'impuissance désormais topique du poète<sup>11</sup>, mais il nous suggère « l'excuse » de son espérance :

Vois ce poème ; il n'empêche le crime  
ni ne ranime les mammifères morts,  
c'est notoire – pour cette apostrophe,  
l'ordinateur rame, l'imprimeur fait tomber

<sup>9</sup>Titre de la troisième partie d'ANA.

<sup>10</sup>ANA, p. 210.

<sup>11</sup>L'impuissance de la poésie n'est pas qu'un thème contemporain. Dans son art poétique, Vinclair cite ces vers des *Bucoliques* de Virgile, IX, v. 13-15 : « au milieu du tumulte des armes, nos vers ont aussi peu de force que les colombes de Chaonie, quand l'aigle fond sur elles » (ANA, p. 81).

une forêt, un cerf s'enfuit, affolé, en bramant  
sur le bitume où il laisse son ombre noire,  
le lourd camion du diffuseur l'a percuté :  
ce n'est qu'un poème, il a la beauté friable  
du carbone dont il cherche l'excuse froide  
pour nous rapprocher de la catastrophe.

On le sait, l'industrie du livre n'est pas écologique. Ce n'est pourtant pas une simple dénonciation de l'industrie que ce dizain – que d'autres auteurs se complaisent dans l'auto-flagellation<sup>12</sup>. Ici, l'ordinateur qui « rame » (ayant perdu le « ni » qui « ranime ») appelle la « rame » de papier que « l'imprimeur » emploie, et dont le « crime » est d'envoyer à la « tomb[e] » une « forêt » de folios qui « affol[ent] » le « cerf » que cette « rame » fait « brame[r] »... La forte concaténation sonore de ces vers fait entendre l'inexorabilité de la chaîne industrielle, laquelle pourtant « rapproche » les deux termes de la seule rime du poème, « apostrophe »-« catastrophe ». Or, la rime en « strophe », trophée du dizain, ne serait-elle pas la sauvage « forêt », si l'on en lisait les lettres dans le sens inverse ? La strophe « ranime » alors la « forêt » tombée en remontant le temps. Elle est la cataphore de la « catastrophe », définie comme « cet événement / hors d'atteinte après lequel chanter court » (dizain n° 141, v. 9-10) – sans qu'on sache au juste si « chanter court » sont deux verbes ou un seul.

La rime « apostrophe »-« catastrophe » est programmatique : l'adresse aux proches est l'horizon qui doit se substituer à celui de la désintégration des liens dans l'écriture de Vinclair. À la suite du dizain n° 430, signé de Frédéric Dumond, et qui tentait de replacer la catastrophe écologique dans une rassurante optique astronomique, Vinclair fait atterrir le lecteur par l'adresse, concluant son propre dizain n° 431 par les vers : « tiens : des mots écrit / ts pour aujourd'hui – avant que disparaisse / tout, les vivants et leurs morts, Frédéric. » L'apostrophe proprement dite aura le dernier mot. Elle est le dernier « cri » des « écrit / ts » (même lorsque ce cri est insultant : au dizain n° 131, v. 1, qui nous transporte en Colombie, le « carbone » du dizain n° 35 deviendra une adresse au « *cabrón* » – « idiot! » – qui déforeste). Comme jadis dans *Les Regrets* de Du Bellay, les apostrophes aux amis ne sont nullement de simples clin d'œil privés, mais poursuivent d'importants dialogues poétiques. Ils donnent sa matière et son épaisseur au recueil. Ainsi le dizain n° 438, une rencontre avec une rousserolle, est dédié à Fabienne Raphoz, fondatrice de la collection Biophilia chez José Corti et qui publiait, en janvier 2018, son carnet d'ornithophilie intitulé *Parce que l'oiseau*.

### Agir, non pas non agir

Comme l'a rappelé Laurent Albarracin, le titre de l'essai fait allusion à la notion taoïste de *wuwei*, non-agir<sup>13</sup> (le sage étant celui qui regarde passer le monde, sans vaine frénésie). Pourtant, le Tao n'inspire guère l'auteur, qui ne le cite sans doute que pour rappel de ses neuf années en Asie (2010-2019). Car il s'agit bien de faire un pont entre « écriture et action » et d'écrire des vers performants, efficaces, volonté affirmée à plusieurs moments cruciaux du recueil.

Quelle action, quel agir ? Funèbre et virtuose, la deuxième section (dizains n° 38 à 140) consacre un poème à chacune des 100 espèces vivantes les plus menacées selon l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature. L'idée sent son Marielle Macé : la poésie serait donc le musée conservatoire de la diversité des « formes de vie »<sup>14</sup> ? L'éthique de Macé, un peu bavarde, et qui consisterait à collectionner les célébrations langagières de la nature muette, est cependant remise en question au dizain n° 283 de *La Sauvagerie*. À l'interrogation « qui parle pour / l'agneau mouillé dont un loup vachard dé / chire la chair [...] ? » s'ajoute celle-ci, qui la complète : « qui pour la Terre / ne parle pas, ne fait pas que parler ? » (v. 3-10).

Oui, qui ? Le poète, tout d'abord, pour qui dire, c'est agir. Les dizains sauvages s'agitent ; leurs bruyants glapissements s'extraitent de leur cage de papier. Extraordinairement sonores,

<sup>12</sup>Voir, signé de l'Association pour l'Écologie du Livre, *Le Livre est-il écologique ? Matières, artisans, fictions*, Marseille, Éditions Wildproject, 2020.

<sup>13</sup> Laurent Albarracin, « (Note de lecture) Pierre Vinclair, *La Sauvagerie* », *Poezibao*, 3 juin 2020 [En ligne : <https://poezibao.typepad.com/files/albarracin-vinclair.pdf>].

<sup>14</sup>Voir Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

résonnant de biotopes et de langues du monde, les dizains de cette section semblent animés de cette « énergie du désespoir » qui fut naguère le titre d'un recueil de Michel Deguy. Parfois certes le désespoir semble momentanément l'emporter sur l'énergie. Le dizain signé d'Aurélie Foglia pleure une essence d'arbre de Bornéo dont la poète prédit qu'il deviendra « le bois flotté d'un cercueil » (dizain n° 72, v. 10) ; celui de Jean-Pascal Dubost affirme, au rebours de Maurice Scève (« souffrir non souffrir »), que pour les cercopithèques du Sénégal, « souffrir c'est souffrir » (dizain n° 62, v. 8-9). Mais alors Pierre Vinclair prend soin que la « salve d'avenir » de René Char ne soit jamais loin. On ne forme pas une poésie « collective »<sup>15</sup> sans un peu de confiance partagée.

Non pas que le poète soit l'officiant de la célébration de la foi dans une quelconque *harmonia mundi* introuvable. Comme le suggère son l'épigraphe tirée de la Genèse, la section consacrée aux espèces menacées est bien une nouvelle arche de Noé, mais profane puisque, comme le dit Vinclair à l'« ange de mer », sorte de raie : « si / tu cries, y aura-t-il un putto qui t'oié ? » (dizain n° 129, v. 9-10). Le ciel du changement climatique est un désert. Cela n'empêche nullement le recueil de pratiquer une forme, plutôt chamannique, d'action « rituelle »<sup>16</sup>. Le Vinclair poéticien admet en effet que son poème soit « un peu » un rite, en particulier lorsqu'il opère une descente aux Enfers, sur le même mode d'imitation que les romans de Joseph Conrad qui représentent, selon l'auteur, « un rite opéré en langue étrangère pour accéder au pays des morts »<sup>17</sup>.

L'action rituelle est à l'œuvre par exemple dans les dizains de la huitième section du recueil qui narrent sa visite à la zone à défendre « de Notre-Dam qui fit forêt des landes » (dizain n° 383, v. 10). Ces poèmes semblent d'abord décrire la lutte des Nantais comme un « jeu » (dizain n° 382, v. 9). Mais loin de les moquer, le poète campe, face aux aviateurs qui « ne décollèrent pas » (dizain n° 384, v. 6, avec deux !), et face au triste « zappeur », le « zadiste » (dizain n° 389, v. 4), c'est-à-dire précisément l'ami qui, montant une colline, aperçut au sommet, « une, nue », une « Vénus [...] / rattachant ses dreadlocks » (dizain n° 391, v. 3-8). Le rite du dizain amène l'apparition d'une Diane au bain.

Mais l'action rituelle n'est-elle pas contradictoire avec les recherches encyclopédiques nécessaires à toute poésie naturaliste ? Lorsque l'adresse est un agir, elle engage à cette forme d'action qui consiste à suivre les allusions savantes du poète, parfois ses liens hypertextes. L'usage abondant des connaissances encyclopédiques que permet Internet est en effet revendiqué dans *Agir non agir*, parce qu'Internet est « un double total » du monde, et à ce titre une sorte de cousin de la poésie sauvage (p. 73). Mais ici ou là, en particulier dans la litanie des noms latins de taxons menacés, les recherches systématiques attendues du lecteur menacent l'énergie rituelle. Si, au contraire, l'on préfère se laisser le bonheur d'imaginer l'espèce qu'on nous chante plutôt que de partir en chasse d'une photographie documentaire sur Internet, alors le savoir dont dispose le poète, et dont ne dispose pas le lecteur, trouble l'action « collective » recherchée. Or il s'agit, dans *La Sauvagerie*, d'inviter à une communion active des poètes et des lecteurs.

## **Théorie et pratique du commun**

Comment retrouver le commun, après l'effondrement du communisme ? Le fondement du collectif sauvage prend parfois chez Vinclair certaines formulations simplificatrices, comme la conclusion du dizain n° 317 : « les catastrophes, comme les héros / sur la Terre unique, nous sont communes » – l'on sait depuis l'arrivée de la covid que l'on n'est pas tous égaux devant la catastrophe, même lorsqu'elle touche tous les continents.

L'emploi du « nous » par le poète tient alors de l'acte de foi, réponse de circonstance à une époque furieusement individualiste. Significativement, lorsque, à l'inverse, il emprunte aux poètes de la Renaissance, Pierre Vinclair abandonne le « nous » pour le « je ». Ainsi l'intime trouble amoureux de Louise Labé décrit dans *La Sauvagerie* le changement climatique : « et moi, comme / Louise éplorée, la Terre trop peuplée, / j'ai chaud extrême en endurant froidure » (dizain n° 435, v. 10). Le dizain n° 312 est quant à lui, à deux vers près, un centon composé de décasyllabes empruntés aux

---

<sup>15</sup>Titre de la sixième section d'*Agir non agir*.

<sup>16</sup>Titre de la septième section d'*Agir non agir*.

<sup>17</sup>ANA, p. 209.

dizains n° 84, 63, 171, 68, 44, 77, 279 et 280 de la *Délie* : la marque du « je » apparaît sept fois, et celle du « nous » seulement une fois – précisément dans l’un des deux vers qui sont de la main de Vinclair !

On répondra que les quarante-huit dizains de mains amies dans *La Sauvagerie* est le témoignage suffisant de la formation d’une poétique collective, d’un « nous » véritable et non pas seulement précaire. Voire. Les ouvrages collectifs se multiplient depuis plusieurs années dans les devantures des librairies françaises. Faute d’idée fédératrice, ils ne forment souvent qu’une collection de marottes idiosyncrasiques, dont aucune ne prévaut sur une autre. Quelle est l’idée fédératrice d’*Agir non agir* ? L’art poétique de Pierre Vinclair, emprunte une phrase ou l’autre à des écoles aussi contradictoires entre elles que la *beat generation* (Gary Snyder), la *French theory* (Roland Barthes), le structuralisme (Claude Lévi-Strauss), l’écopoétique (Jean-Claude Pinson) ou le matérialisme (Guillaume Logé). *Agir non agir* applique à la théorie poétique une forme de sauvagerie dont la définition est empruntée à Gary Snyders, pour qui « sauvage » définit « la façon qu’ont les phénomènes de s’actualiser en permanence », se développant dans des directions imprévisibles<sup>18</sup>, puisque aussi bien « le refus sauvage de l’idée implique celui de la synthèse »<sup>19</sup>. C’est dire si l’auteur se soucie peu de résoudre certaines contradictions théoriques importantes. Dans *Agir non agir*, il vante « *The Thought-Fox* » de Ted Hughes, poème qu’on peut « lire non pas pour le comprendre, mais comme on regarde, fasciné, un fauve en cage »<sup>20</sup> ; dans *La Sauvagerie*, il conspue au contraire les cages et domestications. Dans *Agir non agir*, l’un des modèles de l’œuvre sauvage est le titre « Ma Benz » du groupe de rap NTM, mais le poète est forcé de reconnaître que « la fascination pour les Benz Benz Benz n’est pas très écologique »<sup>21</sup>. La cinquième section de l’essai appelle à une poésie « pensante », mais dès la sixième section, l’auteur prévient : « [i]l s’agit dans la poésie de représenter la tragédie *vécue*, et non pas de la relever dans un concept qui la *pense* »<sup>22</sup>. Pourquoi d’ailleurs s’embarrasser de cohérence, puisque la pensée poétique est proche de la « pensée magique » décrite par Lévi-Strauss, c’est-à-dire un système bricolé, dont les éléments ont été accumulés sur le principe que « ça peut toujours servir »<sup>23</sup> ?

Lorsque la théorie assume de conserver ses contradictions, elle peut aisément ne fâcher personne, mais sans doute plus difficilement former une énergie « collective », « tendue » vers l’utopie. Lorsqu’il se donne complètement au collectif, Vinclair se relâche : ainsi sa série de fort peu sauvages poèmes érotiques s’explique par l’influence de « Cyril Dion qui, avec son poème, [lui] a donné l’idée d’écrire une série de dizains érotiques (alors [qu’il] n’y avai[t] d’abord pas pensé) »<sup>24</sup>.

Le Tao, la voie unique sur laquelle s’accorder, reste à trouver. Le temps presse, car la « génération Thunberg », qui n’est pas encore parvenue à la publication, se montre déjà fort capable de faire front commun à l’occasion, et de fâcher ses aînés.

### **La sauvagerie est-elle un humanisme ?**

Pourquoi, par exemple, ne pas revendiquer l’humanisme de Maurice Scève ? Dans *La Sauvagerie*, « humain » rime avec « vain ». L’artificiel ne s’y présente pas sous le jour de ses merveilles. Et pour cause : Pierre Vinclair s’est intéressé à l’écopoétique lorsqu’il fut effaré par la bronchite carabinée de l’une de ses filles nouvelle-née, maladie causée par la pollution de l’air de Shanghai<sup>25</sup>. Le carbone étouffe le monde ; la globalisation, commencée au siècle de Scève, arrive aujourd’hui à un terme invivable. Dans la section conclusive du recueil, au dizain n° 473, seule l’amertume du café – carburant historique de la globalisation – distrait l’amertume du poète : « Je lis dans le café qui accompagne / ce dizain que le futur est amer : / [...] chacun est cuit, je l’avale cul sec » (v. 1-10).

---

<sup>18</sup>ANA, p. 24.

<sup>19</sup>ANA, p. 27.

<sup>20</sup>ANA, p. 36.

<sup>21</sup>ANA, p. 44.

<sup>22</sup>ANA, p. 152.

<sup>23</sup>ANA, p. 143-147.

<sup>24</sup>ANA, p. 178.

<sup>25</sup>« Un météore dans le ciel de la poésie », *Le Matricule des Anges*, mai 2020, n° 212-213.

Pourtant, au fond, comme le défendait feu Bernard Stiegler, la technique est un *pharmakon* qui peut sauver ce qu'elle détruit. Dans *Le Détail du monde* (2019), Romain Bertrand a montré que les premiers naturalistes étaient aussi les premiers écocidaire – Pierre Vinclair évoque cet essai dans un entretien<sup>26</sup>. Ainsi, quoique le dizain n° 198 déplore que le port écossais d'Aberdeen ne soit « qu'un immense forage / gavant la voiture, épuisant la Terre » (v. 9-10), cependant le poète, au dizain n° 247, se met dans la peau du mineur et tente, en anglais, à la « clarté sombre de [s]a langue étrangère », de miner lui aussi : « La nuque meurtrie, le dos en loques, je suis tassé dans cette forme étroite comme dans un minuscule wagon de mine [...] ; à toi, maintenant, j'offre humblement ce métal à peine extrait – pardonne-moi si sa valeur est nulle ». Le dizain mime le confinement dans la mine comme, dans un recueil qui vient de paraître, le « sonnet covidé » mimera le confinement par temps de pandémie<sup>27</sup>. Surtout, il nous rappelle notre confinement sur la Terre « unique » ; il est un « *reminder* » de notre extractivisme, selon le mot qu'employait Phillip J. Usher, en 2019, à propos de l'art d'orfèvrerie par temps d'Anthropocène<sup>28</sup>.

Oui : lorsqu'elle fait face à l'inhumanité de la machine, la sauvagerie de Pierre Vinclair est un humanisme. Michel de Montaigne n'écrivait-il pas des Amérindiens qu'ils étaient « sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits » (*Les Essais*, I, 31) ? Nous ferions bien de ne pas perdre de vue notre autonomie et notre « progrès ordinaire », semble dire Vinclair, au moment où « le désastre va s'abattre / sur nous, nouveaux Indiens » (dizain n° 189, v. 6-7) !

Les poètes humanistes étaient passés maîtres dans l'art de promettre des épopées à paraître, qui ne voyaient jamais le jour. Trente années durant, Pierre de Ronsard annonçait une *Franciade* dont, à sa mort en 1585, moins du quart était rédigé. Dans son entretien à *Diacritik*, Pierre Vinclair révèle la préparation d'une épopée en vingt-quatre chants, à venir « avant 2030 ». Souhaitons que la spontanéité sauvage ne détourne pas l'auteur épique, subitement, de son grand œuvre – mais si tel était le cas, l'on pourrait dire à bon droit que la Renaissance est de retour.

Pierre-Élie PICHOT  
Université de Strasbourg

---

<sup>26</sup>*Ibid.*

<sup>27</sup>Pierre Vinclair, *Le Confinement du monde*, Lurlure, novembre 2020.

<sup>28</sup>Phillip John Usher, *Exterranean. Extraction in the Humanist Anthropocene*, New York, Fordham University Press, 2019, p.